

Yvan Valsecchi

LA FORCE DU
Destin



*La haine sans désir de vengeance
est un grain tombé sur du granit*

Balzac, (César Birotteau)

© 2014 Yvan Valsecchi. Tous droits réservés
ISBN 978-1-291-93428-1

Lucie

De loin, il ressemblait plus à un SDF qu'à un employé du service d'entretien. Seuls l'aspirateur qu'il portait sur le dos et une salopette aux poches orangées trahissaient son appartenance au staff. Les cheveux ébouriffés, le visage mal rasé, son regard fuyant et triste, décourageaient toute approche. Il vivait d'ailleurs dans une solitude volontaire, ne faisant confiance à personne. Sans être agressif, ni agoraphobe, il restait à l'écart des gens, fuyant leur contact et répondant par un grognement aux questions qu'on lui posait. Ses collègues féminines lui reprochaient son odeur où se mêlaient une vieille transpiration et des vapeurs d'alcool frelaté. Elles avaient maintes fois diplomatiquement tenté de lui faire comprendre les bienfaits d'une douche, mais devant son indifférence, elles avaient préféré se maintenir à distance. Quant aux collègues masculins, ils l'avaient d'entrée jugé peu intéressant. Il y avait bien eu quelques curieux qui avaient essayé de savoir d'où provenait cet étrange personnage, mais aucune information n'avait filtré. Ils ne connaissaient de lui que son nom : Paul Bettex. Il semblait venir de nulle part, n'avoir aucune famille, aucune histoire. Mais comme il faisait toujours son travail sans tirer au flanc et sans jamais se plaindre, ils avaient tous fini par l'ignorer.

Le staff de nettoyage était entré dans la salle de projection du cinéma Pathé dès que les derniers spectateurs l'avaient quittée. Paul parcourait les rangées de fauteuils rouges en aspirant les débris laissés par la marmaille et les quelques adultes qui avaient vibré aux exploits de Bruce Willis. Il fallait faire vite, les séances se succédaient. Le tuyau d'aspiration un peu trop court (ou était-ce lui qui était trop grand ?), obligeait Paul à marcher courbé. Il en était à sa troisième rangée quand il le vit. C'était un portefeuille en cuir brun imitation serpent. Il le ramassa rapidement et, jetant un regard circulaire vers ses collègues, il le mit dans sa poche. Personne ne semblait s'être aperçu de rien. Il continua son travail, remettant à plus tard sa décision sur ce qu'il en ferait.

Ce n'est que lorsqu'il eut quitté le vestiaire, qu'il s'isola dans un coin de la cantine réservée au personnel et qu'il examina sa trouvaille. Le portefeuille était usé. Certaines coutures avaient rendu l'âme. À l'intérieur, un billet de 100 francs, un morceau de papier-journal plié et, dans le compartiment réservé à la monnaie, un bout de carton où était inscrit un numéro de téléphone. Rien d'autre. Un peu déçu, Paul empocha le billet de 100 francs et s'apprêtait à jeter le reste à la poubelle lorsque, poussé par la curiosité, il déplia le morceau de journal. C'est en découvrant son contenu qu'il s'évanouit.

*

Quand il revint à lui, il était couché à même le sol. Il remarqua parmi les visages qui l'observaient, celui du Directeur. C'est ce dernier qui prit les choses en main et demanda à deux employés de transporter Paul dans son bureau, puis il s'en

alla. Paul eut juste le temps d'apercevoir le bout de journal et le portefeuille dans les mains du directeur. Il refusa l'aide de ses deux collègues et rejoignit le boss dans l'ascenseur. Sans un mot les deux hommes se rendirent dans une petite pièce. En entrant le directeur s'adressa à une personne occupant le bureau voisin :

- Apportez-nous de l'eau, s'il vous plaît Janine.

Puis il fit signe à Paul de s'asseoir, déposa sur le bureau le portefeuille et déplia soigneusement le bout de journal avant de les présenter à son interlocuteur.

- Vous pouvez m'expliquer.

C'est en tremblant que Paul relut pour la deuxième fois l'article et revit la photo qui l'accompagnait. Cette dernière représentait un enfant dans les bras d'un pompier. Dessous, le journaliste avait résumé : *« Après deux heures, coincé entre la banquette arrière et les sièges avant du véhicule accidenté, les secours ont pu désincarcérer le petit Paul Bettex. Le malheureux enfant de trois ans n'a cessé d'appeler vainement à son secours ses parents, tous deux décédés. L'enquête déterminera peut-être un jour pour quelle raison le véhicule est sorti de la route, sur un tronçon rectiligne, et a percuté de plein fouet un pylône. »*

- Il n'y a rien à expliquer, répliqua Paul.
- Au contraire, insista le directeur, vous êtes apparemment tombé dans les pommes en lisant cet article et ce portefeuille se trouvait à vos côtés. J'en déduis que ce dernier ne vous appartient pas et qu'en le vidant vous avez trouvé l'article. D'où l'effet de surprise qui vous a causé un choc. On y reviendra tout à l'heure. Il me semble par contre peu probable qu'aucun argent ne s'y trouva. Et je voudrais être sûr de son contenu original, avant d'appeler le numéro

inscrit sur ce carton que j'ai trouvé à l'intérieur du compartiment réservé à la monnaie.

Surpris, Paul sortit le billet de 100 francs et le posa sur la table.

- Voilà qui est plus logique, poursuivit le directeur, j'espère que vous ne me cachez plus rien de ce que contenait cet objet. Mais dites-moi, je n'ai vu aucune date concernant l'article, s'agit-il de vous ou d'un homonyme ?
- Il s'agit bien de moi.
- Mais alors, dans ce cas, vous connaissez peut-être le propriétaire de ce portefeuille ?
- Je ne pense pas.

Il crânait, car un nom lui était venu à l'esprit : celui de son pire ennemi. Celui qui était à l'origine de sa déchéance. Celui qu'il avait mis si longtemps à chasser de sa mémoire et qu'il ne voulait pas prendre le risque d'avoir au bout du fil.

- Désirez-vous téléphoner vous-même à cette personne ? insista le directeur.
- Je préférerais vous laisser le soin de prendre contact avec cette personne, monsieur le Directeur.

Paul avait usé bien malgré lui de la forme de politesse. Depuis qu'il avait été rejeté par la société, il vouait une haine sans bornes à toute hiérarchie. Le terme même de « *Monsieur* » lui écorchait la bouche.

N'ayant que peu de contacts avec ce subordonné, le directeur ne remarqua pas son effort.

- Dans ce cas, nous allons le faire tout de suite, annonça-t-il en décrochant le combiné.

La Force du Destin

Le silence pesant, entrecoupé des sonneries du téléphone, semblait durer depuis une éternité, quand enfin quelqu'un décrocha à l'autre bout de la ligne. Le directeur ayant branché le haut-parleur, une respiration asthmatique et des bruits de chaises se firent entendre, avant qu'une voix semblant venir d'outre-tombe annonça :

- Ici le cabinet de M^e Roland Cruche, si c'est pour de la pub, vous pouvez commencer à regretter d'avoir dérangé un honorable notaire qui ne demandait qu'à dormir.
- Bonjour Maître, c'est le directeur du cinéma Pathé à Lausanne qui vous parle. Nous avons trouvé un portefeuille dans lequel votre numéro de téléphone était inscrit sur un morceau de carton. Est-ce que quelqu'un parmi vos connaissances a assisté à la projection d'un film cet après-midi ?
- Un portefeuille dites-vous ? En cuir brun, imitation serpent, contenant une coupure de journal ?
- Exactement Maître, vous pouvez informer son propriétaire qu'il peut venir le chercher au secrétariat du cinéma.
- Est-ce monsieur Paul Bettex qui l'a trouvé ?
- Exactement, répliqua le directeur un peu étonné. Paul se trouve en face de moi et j'ai mis le téléphone sur haut-parleur.
- Dans ce cas, il faudra que je félicite mon clerc, car c'est exactement ce que je voulais. Je suis navré monsieur Bettex d'avoir usé de ce subterfuge pour prendre contact avec vous. J'avais peur que vous refusiez de me parler. J'avais par contre espéré que vous prendriez contact personnellement avec moi.

Mais si monsieur le Directeur peut nous accorder un peu d'intimité, je pourrais vous faire part de ce qui a nécessité cette mise en scène.

- Je coupe le haut-parleur et je passe le combiné à Paul. Au revoir Maître, je reste à votre disposition si vous avez besoin de moi.

Un peu déçu, il laissa Paul, seul dans son bureau.

- Bonjour monsieur Bettex, attaqua le notaire assuré par un grognement que Paul était au bout du fil. Je suis mandaté par madame Lucie Greenfield, née Paratte, pour prendre contact avec vous. Madame Greenfield est décédée il y a deux jours et la cérémonie funèbre aura lieu demain à 14h00 dans l'église de Saint-Prothais à St-Prex. La défunte a désiré que vous soyez présent avant de venir à mon cabinet dont l'adresse vous sera fournie par le pasteur. Je vous précise que je me trouve à deux pas de l'église.
- J'connais pas cette dame et j'vois pas pourquoi j'irais à St-Prex, bougonna Paul.
- Je vous comprends monsieur Bettex, du moins je comprends votre surprise. J'aurai l'occasion de répondre à la majorité de vos questions lorsque nous nous rencontrerons, mais permettez-moi de ne pas le faire au téléphone. Néanmoins, votre réaction me fait penser que le nom de Paratte ne vous dit rien. Permettez que je vous précise que Lucie Paratte était la fille qui habitait la ferme proche du lieu de l'accident qui a ôté la vie à vos parents. En venant me trouver, vous aurez l'occasion d'avoir des révélations et des réponses aux questions que vous vous êtes peut-être posées sur cet accident.

La Force du Destin

Le notaire parlait lentement détachant chaque mot et entrecoupant les phrases avec un raclement de gorge. Il fit une pause, attendant une réaction de son interlocuteur.

- Que pouvez-vous m'apprendre ? demanda Paul après un long moment de silence. L'enquête a conclu à une perte de maîtrise. Pour une raison inconnue, ma mère a fait une embardée qui s'est révélée fatale pour elle et mon père.
- Les choses sont parfois moins simples qu'elles n'y paraissent de prime abord. Faites-moi confiance et vous ne le regretterez pas, je vous le promets.
- Dans ce cas, pourquoi ne pas venir directement chez vous. J'ai horreur des cérémonies funèbres.
- Personne n'y va de gaieté de cœur, monsieur Bettex. Si je me permets de vous le demander, c'est qu'il s'agit de la dernière volonté de madame Greenfield. Elle tenait à ce que ce soit vous qui l'accompagniez à sa dernière demeure, et vous seul. Pour cela, elle a renoncé à tous les honneurs et témoignages de sympathie qui lui sont dus. Voyez-vous, Lucie était une personne très respectée en France où elle demeurait. Elle aurait droit à une cérémonie grandiose dans une cathédrale remplie d'amis et de connaissances. Au lieu de cela, elle a exigé une cérémonie dans notre petite église et dans la plus stricte intimité. Et quand je dis stricte, je pèse mes mots, car vous êtes le seul à y être convié ! Je vous en supplie monsieur Bettex, ne la laissez pas seule !
- Y serez-vous ? demanda Paul de plus en plus intrigué.
- Non et, croyez-moi, avec mon plus vif regret. Lucie est une amie de longue date. Ses parents le furent aussi. Une infirmité m'empêche de sortir de chez moi,

sinon j'aurais transgressé à son désir de vous laisser seul avec elle. Encore une fois, je vous en supplie monsieur Bettex. J'ai mis 100 francs dans le portefeuille afin que vous puissiez venir en taxi s'il le faut.

Paul promet de s'y rendre et les deux hommes se quittèrent pressés de retrouver leur solitude respective. Le directeur tenta de connaître l'objet de la discussion, mais Paul se contenta d'un grognement.

*

Il avait acheté une bouteille de gros rouge et un saucisson et était maintenant assis à la petite table appuyée contre le mur, sous l'unique fenêtre de la chambre de bonne qui lui servait d'appartement. Le mobilier n'était constitué que d'un vieux lit dont les ressorts du matelas avaient depuis longtemps rendu l'âme et d'un petit meuble supportant une lampe de chevet dont l'abat-jour portait les traces d'un soir de cuite où il avait raté son lit en voulant s'y jeter. Les toilettes heureusement se trouvaient à l'étage. Heureusement, car leurs odeurs ne s'ajoutaient pas à la puanteur ambiante. L'unique point d'eau était constitué par la plonge constamment encombrée d'un amas de vaisselle ébréchée que Paul rinçait avant usage dans l'espoir de chasser les restes qui s'accumulaient en couches successives. Une corde, tendue au travers de la pièce, supportait tant bien que mal quelques habits, complétait ce décor de misère.

Ce qui pouvait ressembler à une tanière insalubre était pour Paul un refuge, loin du monde et de ses tracasseries. Il passait des heures, assis à sa petite table, contemplant le tilleul qui grandissait impunément à un mètre de sa fenêtre, lui ôtant la vue. Durant le jour, il ne laissait passer entre ses feuilles que de minces filets de lumière. La nuit, les lumières de la ville, filtrées par le feuillage, projetaient au plafond des ombres mouvantes ressemblant à d'étranges fantômes.

La solitude ne lui faisait pas peur. C'était son amie. Il ne pensait ni au passé et encore moins au futur. Il vivait dans un monde à lui où tout n'était que tranquillité, silence et bonté. Un monde utopique qu'il se construisait en opposition au contenu des livres qu'il ne cessait de dévorer. La lecture était son seul lien avec la civilisation, la seule chose qui lui était restée de sa jeunesse studieuse, la seule concession au monde des vivants. Il les empruntait à un libraire spécialisé dans les livres d'occasion et qui, étonné de l'intérêt que portait ce vagabond à la lecture, lui laissait se servir dans son énorme stock, surpris par le soin que Paul portait aux ouvrages empruntés et qu'il remettait en place sitôt leur lecture terminée. Au début, le libraire s'imaginait que ce lecteur particulier le bluffait, mais il s'aperçut bien vite que Paul pouvait disserter sur n'importe quel sujet traité dans un des livres qu'il avait empruntés. Il avait alors essayé d'en connaître plus sur la vie de cet érudit déguisé en SDF, mais ce dernier n'avait jamais voulu se livrer à la moindre explication. Alors les deux hommes en étaient restés à une admiration et à un respect mutuel, distant et silencieux.

Mais, ce soir-là, Paul était rattrapé par son passé. Ce n'était pas un livre qu'il retournait dans ses mains, mais une vieille photo jaunie où figurait un jeune couple. Ils portaient des

habits du dimanche. Lui portait une cravate et elle, un chapeau orné de fleurs d'oranger. On devinait à leur attitude devant l'objectif qu'ils n'avaient guère l'habitude d'être si bien vêtus. L'homme fixait d'un regard fier la caméra et la femme regardait son compagnon d'un air amoureux. Elle avait cette beauté inimitable qui appartient à la jeunesse, au bonheur et à l'innocence. Cette beauté dont chaque couple garde une image dans un cadre et que le temps inexorablement patine.

Elle portait le doux prénom de Mélanie, lui s'appelait Luc Bettex. Paul ne se rappelait que de leur rire et de leurs caresses. Il n'avait qu'un vague souvenir du visage de ses parents, seule cette photo de leur mariage lui montrait à quoi ils ressemblaient. Mais ce dont il était sûr, c'est qu'ils étaient heureux lorsqu'ils étaient tous les trois ensemble. Puis, soudain, l'accident avait bouleversé sa vie. Il s'était rendu plusieurs fois sur ce tronçon rectiligne d'une route de campagne, chercher une réponse à cette lancinante question qu'il ne cessait de se poser : POURQUOI ? Oui, pour quelle raison sa mère avait perdu le contrôle du véhicule. La police n'avait pas réussi à déterminer les causes de l'accident. Elle s'était contentée de préciser que la route était sèche, la visibilité bonne et le véhicule en bon état. L'accident s'était produit en fin d'après-midi, la conductrice avait un taux d'alcoolémie nul et l'autopsie n'avait rien révélé qui aurait justifié une perte de connaissance. Les traces laissées sur la route correspondaient à un brusque changement de direction. La thèse du suicide avait été écartée. La route longeant une forêt, la police avait émis l'hypothèse qu'un animal sauvage avait surgi devant le véhicule, surprenant la conductrice qui donna un brusque coup de volant pour l'éviter. Le véhicule avait violemment percuté un poteau télégraphique, tuant la

conductrice et son passager. Les secours avaient été alertés par une personne qui avait emprunté la route peu après et qui s'était rendue dans la ferme voisine pour les appeler. La ferme où habitait l'énigmatique Lucie, qui avait chargé le notaire de convier Paul à assister à la cérémonie funèbre. Mais cette invitation avait surtout réveillé cette angoisse que Paul avait tout fait pour surmonter. Un sentiment de peur et d'abandon qui l'avait assailli régulièrement pendant son enfance, ne pouvant effacer de sa mémoire ce qu'il avait ressenti durant le long moment qu'il avait passé seul dans la voiture après l'accident. Il se souvenait d'un grand choc, puis du silence. Il était effrayé et ses parents ne répondaient pas à ses appels de détresse. Puis des bruits avaient résonné dans l'habitacle avant que des inconnus le libèrent. Il avait alors tenté de s'échapper pour se rendre vers l'avant du véhicule où devaient se trouver ses parents, mais on l'en avait empêché. On l'avait alors emmené dans un endroit où se trouvaient d'autres enfants et on lui avait expliqué qu'il ne verrait plus ses parents, qu'ils étaient partis au ciel. Il s'était alors demandé ce qu'il avait fait pour qu'ils le mettent en punition. Sa maman l'enfermait dans sa chambre quand il n'était pas sage, mais là, on l'avait mis dans une maison avec des gens qu'il ne connaissait pas. Il avait fallu bien des années avant qu'il comprenne que ce n'était pas de sa faute, mais il n'empêche qu'ils étaient partis, au ciel ou ailleurs, il s'en fichait, ses parents étaient partis sans lui et personne, même pas son oncle Lucien qui l'avait adopté ne pouvait les remplacer.

Il remit avec soin la photo dans le cartable qui contenait son passé et qu'il rangeait sous le lit, puis se coucha tout habillé. Une autre question lui occupait maintenant l'esprit, la mort qui l'avait rendu orphelin hier, exigeait aujourd'hui sa

présence pour lui faire des révélations. Pourquoi les choses devaient être plus compliquées que celles qui avaient été décrites dans le rapport de police ? Il voyait bien où se trouvait la ferme, mais n'avait jamais entendu parler de cette Lucie. Pourquoi avait-elle attendu d'être décédée pour faire des révélations par notaire interposé ? Surtout si ces révélations étaient importantes !

Il dormit peu et mal cette nuit-là.

*

La petite chapelle gothique, construite à l'emplacement d'un mausolée gallo-romain, domine le bourg moyenâgeux de Saint-Prex. C'était une belle journée d'octobre. Comme disait Aznavour, dont la demeure est sise à quelques kilomètres de là, *l'été prépare ses quartiers d'hiver*. Les arbres ombrageant le parvis de l'église avaient revêtu leur parure automnale et une nuée d'étourneaux effectuaient leurs figures synchronisées autour de la flèche effilée du clocher. La petite place était déserte à l'exception d'un corbillard et de deux employés des pompes funèbres trompant l'ennui en pianotant sur leur téléphone portable. Ils levèrent à peine la tête quand Paul s'avança vers l'entrée.

L'ambiance à l'intérieur paraissait irréelle. Le cercueil en chêne sculpté était trop imposant pour occuper l'étroite allée centrale, il avait été posé sur deux chevalets parallèlement à l'autel. Deux énormes candélabres diffusaient une lumière vacillante sur l'énorme bouquet de tulipes jaunes garnissant le sommet de la bière. Un ruban noir, jeté sur les fleurs, portait une inscription en lettres dorées : *Que Dieu me pardonne*.

La Force du Destin

Seul et debout, à côté du catafalque, un jeune pasteur semblait se recueillir en lisant une Bible. En entendant du bruit, il leva la tête et aperçut Paul dont la silhouette se découpait en ombre chinoise dans l'entrée de la chapelle devenue temple protestant en conservant son nom d'église de Saint-Prothais. Le visage de l'aumônier afficha tout d'abord un sourire. Il était déjà en retard pour la cérémonie et c'était la première ouaille qui se présentait ! Puis, à mesure que le visiteur s'avancait dans l'allée, la surprise fit place à l'étonnement.

- Êtes-vous de parenté avec madame Lucie Greenfield ? se décida-t-il à lui demander.
- Non, je n'en avais jamais entendu parler.
- Pensez-vous que d'autres personnes viendront lui rendre un dernier hommage ?
- Je n'en sais rien. Le notaire m'a dit qu'elle avait exigé la plus stricte intimité.
- N'avait-elle aucun parent ?
- Encore une fois, comment voulez-vous que je le sache ?
- Et vous, pourquoi êtes-vous là ? demanda le pasteur un peu étonné.
- Autant que cela peut vous paraître étrange, j'ai été convié à cette cérémonie par M^e Cruche. Mais, si vous le désirez, je peux m'en aller. Ne devez-vous pas me communiquer l'adresse du notaire qui est à l'origine de cette convocation ?
- C'est exact, M^e Cruche m'a prié d'expliquer à la personne qui me le demandait, comment se rendre à son étude. Mais j'étais loin de m'imaginer que ce serait l'unique personne qui assisterait à la cérémonie

et qu'en plus cette personne n'aurait aucun lien de parenté, d'amitié ou de connaissance avec la défunte !

Il était à la fois étonné et déçu. M^e Cruche lui avait demandé une cérémonie funèbre pour une personne de grande renommée, une héritière fortunée, et voici que le seul à y participer était un clochard. Lui qui avait préparé un long sermon après s'être informé sur la défunte auprès du notaire. Il pensait faire face à un parterre de personnalités triées sur le volet, au vu de l'exiguïté du lieu. Certainement même la presse et, pourquoi pas, la télévision. Et, le voici seul avec un va-nu-pieds !

- Alors qu'est-ce que je fais ? interrogea Paul qui s'était arrêté à quelques pas du pasteur.

La lumière diffusée par les vitraux donnait un aspect de patchwork au costume défraîchi qu'il portait. Seul souvenir vestimentaire d'une époque plus glorieuse, il avait fini, par manque d'entretien et de soin, par paraître en guenilles. Paul ne semblait pas autrement gêné par le regard effaré de l'ecclésiastique. Il avait l'habitude des quolibets et des remarques déplacées. Il avait fait ce qu'il pouvait avec ce qu'il avait et si ce *frocard* n'était pas content, ce n'était pas son problème. L'homme d'Église resta un instant silencieux, triturant nerveusement sa Bible. Puis, il revint à des sentiments plus charitables, plus conformes à son ministère.

- Toutes les brebis égarées sont accueillies dans la maison du Seigneur, finit-il par déclarer, en ajoutant dans un soupir, je ne peux malheureusement pas attendre plus longtemps. Les employés des pompes funèbres ont un autre service dans une heure et ils m'ont prié de ne pas être en retard.

Sans attendre, il partit en direction de son pupitre et commença son office : « *Nous sommes réunis aujourd'hui*

pour rendre un dernier hommage à Lucie Greenfield, morte dans sa soixante-sixième année ». Il enchaînait les prêches et les prières comme si l'église était pleine. Professionnel jusqu'au bout ! Paul ne l'écoutait plus. Perdu dans ses pensées, il réagissait avec retard et comme un automate aux injonctions de se mettre debout ou de s'asseoir.

La mort met mal à l'aise tout le monde. Elle nous rappelle que la vie n'est que provisoire. Paul avait souvent espéré la venue de la « *Grande Faucheuse* », comme on espère être délivré d'un mal, délivré d'une vie inutile. Cette église vide, lui rappelait combien lui aussi était seul. Il en était à ses considérations philosophiques, quand il entendit les pas de personnes qui remontaient l'allée. C'étaient les employés des pompes funèbres qui se préparaient à emporter le cercueil. L'un d'eux prit place devant l'autel et attaqua le speech habituel des fins de cérémonies funèbres :

- Mesdames, messieurs, l'office est maintenant terminé, nous vous prions de laisser passer ...

Il s'arrêta net s'apercevant que seule une personne assistait à l'office. Il se tourna vers le pasteur qui se contenta de hausser les épaules, puis il fit signe à son compagnon de s'occuper des fleurs. Les deux hommes sortirent avec le cercueil.

Le pasteur attendit que la dépouille fût hors de l'église pour interpeller Paul.

- Bon, il est temps que je vous indique le chemin à suivre pour vous rendre au cabinet de M^e Cruche. En fait, c'est assez simple, connaissez-vous le vieux bourg de Saint-Prex ?
- Pas beaucoup, avoua Paul.
- Vous descendez en direction du lac. À l'entrée du vieux bourg, il y a la tour de l'horloge qui donne sur

la Grand'Rue. C'est au numéro 24, sur la gauche presque au bout de la rue. À l'entrée, vous verrez une plaque en cuivre précisant : M^e Roland Cruche, notaire. C'est là.

Il hésita un instant, scrutant le regard de Paul, puis ajouta :

- Ça ira ? Vous trouverez ?
- Je pense que oui, à moins que quelqu'un n'ait démoli la maison depuis votre dernière visite.

Paul n'attendit pas la réaction de l'homme d'Église, il lui tourna le dos et sans un mot sortit. Sur le parvis le corbillard partait.

Sans se presser, comme s'il craignait les révélations qu'allaient lui faire le notaire, Paul se dirigea vers le vieux bourg. La tour de l'horloge s'ouvrait sur une Grand'Rue vide, en l'empruntant, Paul se retourna. Sur le fronton de la tour, il lut la sentence : *Celui qui veille voit venir l'heure de son départ.*

*

Le notaire occupait bien un bureau dans un vieil immeuble du bourg médiéval de Saint-Prex. La plaque, mentionnant le nom de l'homme de loi, précisait qu'il ne recevait que sur rendez-vous et qu'il fallait sonner et entrer. En franchissant la porte, on était surpris par une odeur indéfinissable de moisi et de fumée froide. Les meubles étaient d'une époque reculée et paraissaient avoir survécu au temps par une suite de raccommodages que l'on pouvait dater grâce au degré de

vermoultures qui recouvraient la surface du bois. Ils supportaient un amoncellement de dossiers, chacun enfermé dans une chemise colorée dont la variation des tons pastel témoignait de l'âge du contenu. La poussière qui les recouvrait dénonçait leur immobilité.

Une voix tremblotante invita Paul à pénétrer dans une pièce.

Le visage maigre et ridé d'un vieillard à barbe blanche lui apparut entre deux piles de papier. Il portait d'énormes lunettes dont l'épaisseur des verres trahissait une myopie avancée. Tout en lui vibrait : ses yeux, sa bouche, ses mains, sa tête.

- Asseyez-vous, monsieur Paul Bettex, dit la tête.

Il s'assit avec précaution sur une chaise droite qui paraissait bien fragile pour supporter son poids. Pour une fois, il eut l'impression que son interlocuteur ne portait aucun jugement sur son apparence. Était-ce dû à sa myopie ?

- Veuillez me pardonner de ne pas vous accueillir avec plus d'égards, mais mon corps ne m'obéit plus. Mes jambes refusent de me porter et, depuis quelques années, Parkinson est mon unique compagnon. Il y a bien longtemps que j'ai abandonné ma charge de notaire à des collègues plus jeunes. Seule l'amitié fait que je me trouve aujourd'hui devant vous. Une amitié qui perdure au-delà de la mort. Et pourtant rien n'avait été fait pour que ce sentiment naisse entre Adrien Paratte et moi. J'étais fils d'un bourgeois notaire et il était fils de paysan. Mais même si nous avons suivi des chemins bien différents, jamais notre lien d'amitié ne s'est brisé. Quand il est mort, j'ai perdu une part de moi-même, et j'ai reporté l'amour que j'avais pour lui

sur sa fille Lucie. Aussi, c'est moi qu'elle est venue trouver quand elle a voulu régulariser sa situation. Bien sûr, c'est un collègue qui s'est occupé de toute la partie officielle et administrative, mais j'ai voulu vous contacter en personne, car j'avais le sentiment d'être le seul à pouvoir mener à bien cette tâche délicate. Avez-vous un véritable ami, monsieur Bettex, si proche qu'il connaît le moindre de vos sentiments ?

- J'ai bien peur que non, répondit Paul un peu étonné par cette entrée en matière.
- Alors, permettez-moi de vous souhaiter d'en connaître un. Bref, cela vous explique pourquoi vous vous trouvez en face d'une momie, d'un monument en péril. Mais je vous prie de ne pas vous fier aux apparences. Je ne suis que la voix, certes bien tremblotante, mais officielle des volontés de Lucie. Soyez certain que tout a été fait de façon formelle et légale. Vous m'avez dit au téléphone n'avoir jamais rencontré Lucie, mais que savez-vous d'elle ?
- Rien, sauf ce que vous m'avez appris au téléphone, qu'elle était la fille qui habitait la ferme proche du lieu de l'accident qui a ôté la vie à mes parents. Et qu'en venant vous trouver, j'aurai l'occasion d'avoir des révélations sur les raisons de la sortie de route.
- C'est exact. Lucie était une fille brillante. Elle aimait la vie, l'équitation et les études. Pour une raison inconnue, elle a été très touchée par l'accident qui a causé la mort de vos parents. Son père a tout fait pour qu'elle surmonte le choc que lui a causé ce drame.